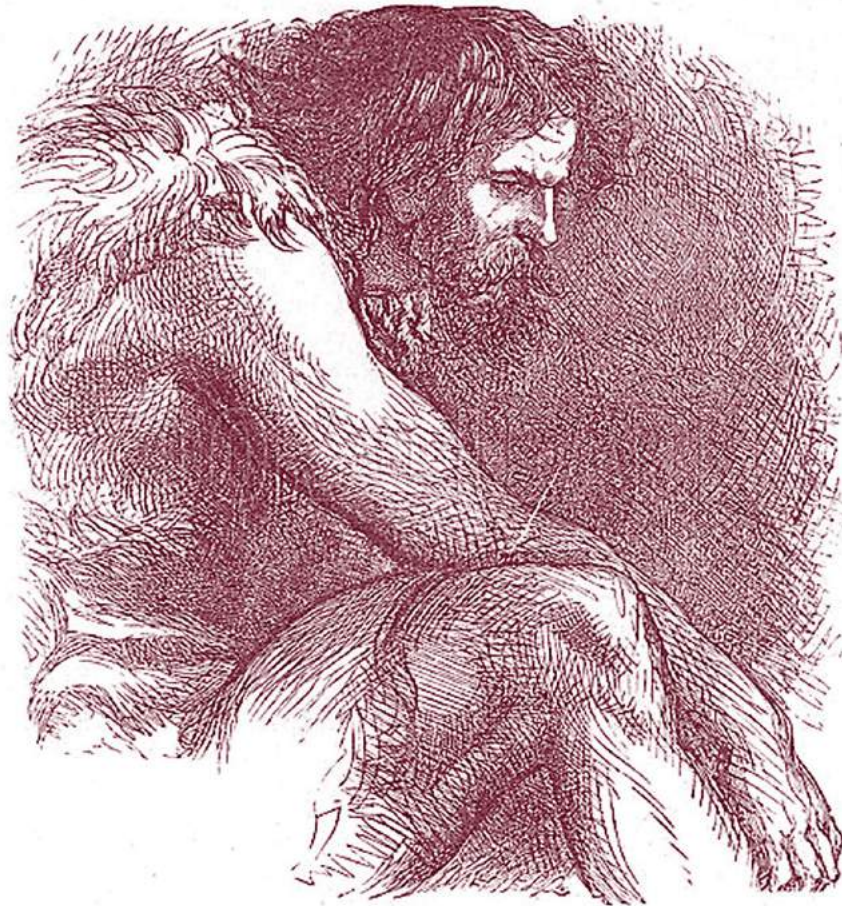


Shakespeare

Timon d'Athènes



Humanis

TIMON D'ATHÈNES

Tragédie

William Shakespeare

Traduit par François Pierre Guillaume Guizot

Edition originale :

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUCTION DE M. GUIZOT

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKESPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES

Volume 3

*Timon d'Athènes – Le Jour des Rois – Les deux gentilshommes de Vérone – Roméo et Juliette
– Le Songe d'une nuit d'été – Tout est bien qui finit bien*



PARIS

À LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1862



Table des matières

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 20 illustrations - 27 notes de bas de page - Environ 157 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.*

<u>TIMON D'ATHÈNES.....</u>	<u>2</u>
<u>À PROPOS DE CETTE ÉDITION.....</u>	<u>5</u>
<u>NOTES ET RÉSUMÉ.....</u>	<u>6</u>
NOTICE SUR TIMON D'ATHÈNES.....	6
RÉSUMÉ.....	9
ANALYSE.....	11
<i>Un pièce écrite à quatre mains ?</i>	11
<i>Banquets et ripaille.....</i>	12
PERSONNAGES.....	14
<u>ACTE PREMIER.....</u>	<u>16</u>
SCÈNE I.....	16
SCÈNE II	-
<u>ACTE DEUXIÈME</u>	<u>-</u>
SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
<u>ACTE TROISIÈME</u>	<u>-</u>
SCÈNE I	-
SCÈNE II	-
SCÈNE III	-
SCÈNE IV	-
SCÈNE V	-
SCÈNE VI	-

ACTE QUATRIÈME

..... -

SCÈNE I

..... -

SCÈNE II

..... -

SCÈNE III

..... -

ACTE CINQUIÈME

..... -

SCÈNE I

..... -

SCÈNE II

..... -

SCÈNE III

..... -

SCÈNE IV

..... -

SCÈNE V

..... -

À PROPOS DE CETTE ÉDITION

Cette édition pour livre numérique a été réalisée par les éditions Humanis.

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger. Tout mail qui nous sera adressé dans ce but vous donnera droit au remboursement de votre ouvrage.



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

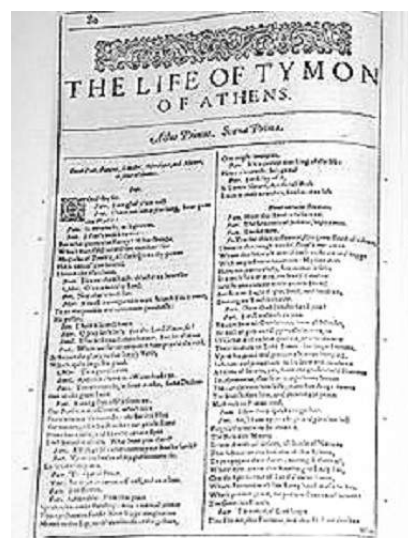
<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde
BP 30513
5, rue Rougeyron
Faubourg Blanchot
98 800 - Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

ISBN : 979-10-219-0028-8 – Août 2012

La version du texte proposée dans cette édition est celle de l'édition originale des « Œuvres complètes de Shakespeare » réalisée par Librairie académique Didier et Cie et composée de 8 volumes et plus précisément, de la réédition de cette série, réalisée entre 1862 et 1863. La numérisation choisie est celle réalisée par « The Internet Archive » et diffusée par le projet Gutenberg.



Facsimile de la première page du First Folio de « Timon d'Athènes », publié en 1623

NOTES ET RÉSUMÉ

NOTICE SUR TIMON D'ATHÈNES

Par François Pierre Guillaume Guizot – 1821



Henry Wallis : Timon et Apemantus

Le nom de Timon était devenu proverbial dans l'antiquité pour exprimer un misanthrope. L'histoire de sa misanthropie, et le bizarre caractère de ce personnage frappèrent sans doute Shakespeare pendant qu'il s'occupait d'*Antoine et Cléopâtre*, et voici le passage de Plutarque qui lui a probablement suggéré l'idée de sa pièce :

« Quant à Antonius, il laissa la ville et la conversation de ses amis, et fit bastir une maison dedans la mer, près de l'isle de Pharos, sur certaines chaussées et levées qu'il fit jeter à la mer, et se tenoit céans, comme se bannissant de la compagnie des hommes, et disoit qu'il vouloit mener une telle vie comme Timon, pour autant qu'on lui avoit fait le semblable qu'à luy, et pour l'ingratitude et le grand tort que luy tenoient ceulx à qui il avoit bien fait, et qu'il estimoit ses amis ; il se deffioit et se mescontentoit de tous les autres.

« Ce Timon estoit un citoyen d'Athènes, lequel avoit vescu environ la guerre du Péloponèse ; comme l'on peult juger par les comédies de Platon et d'Aristophanes, esquelles il est moqué et touché comme malveuillant et ennemy du genre humain, refusant et abhorissant toute compagnie et communication des autres hommes, fors que d'Alcibiades, jeune, audacieux et insolent, auquel faisoit bonne chère, et l'embrassoit et baisoit volontiers, dequoy s'esbahissant Apémantus, et lui en demandant la cause pourquoi il chérissoit ainsi ce jeune homme là seul, et abominoit tous les autres : « Je l'aime, répondit-il, pour autant que je sçay bien et suis seur qu'un jour il sera cause de grands maulx aux Athéniens. » Ce Timon recevoit aussi quelque fois Apémantus en sa compagnie, pour autant qu'il étoit semblable de mœurs à luy, et qu'il imitoit fort sa manière de vivre. Un jour doncques que l'on célébroit à Athènes la solennité que l'on appelle Choès, c'est-à-dire la feste des morts, là où on fait des effusions et sacrifices pour les trespassez, ils se festoyoient eulx deux ensemble tout seuls, et se prit Apémantus à dire : « Que voici un beau banquet, Timon ; » et Timon lui respondit : « Oui bien, si tu n'y estois point. »

« L'on dit qu'un jour, comme le peuple estoit assemblé sur la place pour ordonner de quelque affaire, il monta à la tribune aux harangues, comme faisoient ordinairement les orateurs quand ils vouloient haranguer et prescher le peuple ; si y eut un grand silence et estoit chacun très attentif à ouïr ce qu'il voudroit dire, à cause que c'étoit une chose bien nouvelle et bien estrange que de le veoir en chaire. À la fin, il commence à dire : « Seigneurs Athéniens, j'ai en ma maison une petite place où il y a un figuier auquel plusieurs se sont desjà penduz et étranglez, et pour autant que je veulx y faire bastir, je vous ai bien voulu advertir devant que faire couper le figuier, à cette fin que si quelques-uns d'entre vous se veulent pendre, qu'ils se dépeschent. » Il mourut en la ville d'Hales, et fut inhumé sur le bord de la mer. Si advint que, tout alentour de sa sépulture, le village s'éboula, tellement que la mer qui alloit flottant à l'environ, gardoit qu'on n'eût sçeu approcher du tombeau, sur lequel il y avoit des vers engravés de telle substance :

Ayant fini ma vie malheureuse,
En ce lieu-cy on m'y a inhumé ;
Mourez, méchants, de mort malencontreuse,
Sans demander comment je fus nommé.

On dit que luy-mesme fait ce bel épitaphe ; car celui que l'on allègue communément n'est pas de lui, ains est du poète Callimachus :

Ici je fais pour toujours ma demeure,
Timon encor les humains haïssant.
Passe, lecteur, en me donnant male heure,
Seulement passe, et me va maudissant.

« Nous pourrions escrire beaucoup d'autres choses dudit Timon, mais ce peu que nous en avons dit est assez pour le présent. »

(*Vie d'Antoine*, par Plutarque, traduction d'Amyot.)

Malgré quelques rapprochements qu'on pourrait trouver, à la rigueur, entre le *Timon* de Shakespeare et un dialogue de Lucien qui porte le même titre, nous pensons que cet épisode de Plutarque lui a suffi pour composer sa pièce. C'est dans sa propre imagination qu'il a trouvé le développement du caractère de Timon, celui d'Apémantus, dont la misanthropie contraste si heureusement avec la sienne ; la description du luxe et des prodigalités de Timon au milieu de ses flatteurs, et sa sombre rancune contre les hommes, au milieu de la solitude.

Cette pièce est une des plus simples de Shakespeare : contre son ordinaire, le poète est sérieusement occupé de son sujet jusqu'au dernier acte ; et, fidèle à l'unité de son plan, il ne se permet aucune excursion qui nous en éloigne. La fable consiste en un seul événement : l'histoire d'un grand seigneur que ses amis abandonnent en même temps que son opulence, et qui, du plus généreux des hommes, devient le plus sauvage et le plus atrabilaire. On a beaucoup discuté sur le caractère moral de Timon, pour savoir si on devait le plaindre dans son malheur, ou s'il fallait regarder la perte de sa fortune comme une mortification méritée. Il nous semble, en effet, que ses vertus ont été des vertus d'ostentation, et que sa misanthropie n'est encore qu'une suite de sa manie de se singulariser par tous les extrêmes ; dans sa générosité il n'est prodigue que pour des flatteurs ; sa richesse nourrit le vice au lieu d'aller secourir l'indigent ; une bienfaisance éclairée ne préside point à ses dons. Cependant sa confiance en ses amis indique une âme naturellement noble, et leur lâche désertion nous indignent surtout quand ce seigneur, dont ils trahissent l'infortune, a su trouver un serviteur comme Flavius. La transition subite de la magnificence à la vie sauvage est bien encore dans le caractère de Timon, et c'est un contraste admirable que sa misanthropie et celle d'Apémantus. Celui-ci a tout le cynisme de Diogène, et son égoïsme et son orgueil, qui percent à travers ses haillons, trahissent le secret de ses sarcasmes et de ses mépris pour les hommes. Une basse envie le dévore ; l'indignation seule s'est emparée de l'âme de Timon ; ses

véhémentes invectives sont justifiées par le sentiment profond des outrages qu'il a reçus ; c'est une sensibilité exagérée qui l'a égaré, et s'il hait les hommes, c'est qu'il croit de bonne foi les avoir aimés ; peut-être même sa haine est-elle si passionnée, si idéale, qu'il s'abuse, lui-même en croyant les haïr plus qu'Apémantus dont l'âme est naturellement lâche et méchante.

Les sarcasmes du cynique et les éloquents malédictions du misanthrope ont fait dire que cette pièce était autant une satire qu'un drame. Cette intention de satire se remarque surtout dans le choix des caractères, qu'on pourrait appeler une véritable critique du cœur de l'homme en général dans toutes les conditions de la vie. Nous venons de citer Apémantus, égoïste cynique, et Timon, dont la vanité inspire la misanthropie comme elle inspira sa libéralité ; vient ensuite Alcibiade, jeune débauché, qui n'hésite pas à sacrifier sa patrie à ses vengeances particulières. Le peintre et le poète prostituent les plus beaux des arts à une servile adulation et à l'avance ; les nobles Athéniens sont tous des parasites ; mais il semble cependant que Shakespeare n'ait jamais voulu nous offrir un tableau complètement hideux d'hypocrisie. Flavius est bien capable de réconcilier avec les hommes ceux en qui la lecture de *Timon d'Athènes* pourrait produire la méfiance et la misanthropie. Que de dignité dans cet intendant probe et fidèle ! Timon lui-même est forcé de rendre hommage à sa vertu. Ce caractère est vraiment une concession que le poète a faite à son âme naturellement grande et tendre.

Hazzlitt, un des plus ingénieux commentateurs du caractère moral de Shakespeare, et qui, dans son admiration raisonnée, semble jaloux de celle de Schlegel, fait remarquer en terminant l'analyse de la pièce qui nous occupe que, dans son isolement, Timon, résolu à chercher le repos dans un monde meilleur, entoure son trépas des pompes de la nature. Il creuse sa tombe sur le rivage de l'Océan, appelle à ses funérailles toutes les grandes images du désert et fait servir les éléments à son mausolée.

« Ne revenez plus me voir ; mais dites à Athènes que Timon a bâti sa dernière demeure sur les grèves de l'onde amère qui, une fois par jour, viendra la couvrir de sa bouillante écume : venez dans ce lieu et que la pierre de mon tombeau soit votre oracle. » Plus loin Alcibiade, après avoir lu son épitaphe, dit encore de Timon :

« Ces mots expriment bien tes derniers sentiments. Si tu avais en horreur les regrets de notre douleur, si tu méprisais ces gouttes d'eau que la nature avait laissé couler de nos yeux, une sublime idée t'inspira de faire pleurer à jamais le grand Neptune sur ta tombe. »

C'est ainsi que Timon fait des vents l'hymne de ses funérailles ; que le murmure de l'Océan est une voix de douleur sur ses dépouilles mortelles, et qu'il cherche enfin dans les éternelles solennités de la nature l'oubli de la splendeur passagère de la vie.

La vie de Timon d'Athènes parut d'abord dans l'édition in-folio de 1623. On ne sait avec certitude à quelle époque elle a été écrite, quoique Malone lui assigne pour date l'année 1610.

Thomas Shadwell, poète lauréat sous le roi Guillaume III, et rival de Dryden, publia, en 1678, *Timon d'Athènes* avec des changements ; mais, dans l'épilogue, il appelle sa pièce une greffe entée sur le tronc de Shakespeare, et il se flatte qu'on lui pardonnera ses changements en faveur de la part que ce poète y conserve.

La pièce de *Timon d'Athènes*, telle qu'on la joue encore aujourd'hui à Londres, a été arrangée par Cumberland, un des auteurs dramatiques les plus estimés de l'Angleterre. Il a conservé la majeure partie de l'original, et marqué spécialement ses additions et corrections pour que la part de chaque poète fût aperçue au premier examen.

En 1723, Delisle traita le sujet de *Timon d'Athènes* pour le théâtre italien avec un prologue, des chants, des danses, des personnages allégoriques et un arlequin. On voit qu'elle porte un autre cachet que celle de Shakespeare. Elle ne manque pas d'une certaine originalité, et les Anglais l'ont traduite sous le titre de *Timon amoureux*.

RÉSUMÉ



Illustration de Thomas Couture

Au début de la pièce, Timon n'est pas encore misanthrope. C'est un homme riche et généreux d'Athènes qui distribue son argent avec légèreté. Tout le monde cherche à lui plaire pour en obtenir plus, excepté Apemantus, un philosophe au cynisme grossier que Timon ne peut pas encore apprécier.

Finalement, la prodigalité de Timon l'entraîne à céder la totalité de ses biens. Flavius, l'intendant de Timon, se révolte contre la façon dont Timon a distribué ses richesses à des écrivains et des artistes parasites, et contre sa trop grande tendance à venir en aide à des amis douteux quand ils prétextent des difficultés financières. Alors que Timon revient de la chasse, Flavius lui explique que ses réserves sont épuisées et qu'il ne lui reste plus de terres à vendre. Timon commence par décharger sa colère sur Flavius, lui reprochant de ne pas l'avoir prévenu plutôt, mais ce dernier se défend en rappelant qu'il a mainte fois essayé de contenir les excès de son maître.

Alors que des créanciers se présentent à la porte de Timon, Apemantus les attaque et les chasse. Timon envoie ses serviteurs faire des demandes d'aide à ses amis qu'il considère comme les plus proches mais les serviteurs sont renvoyés les mains vides par les faux amis de Timon.

En parallèle, on assiste au procès d'Alcibiade, coupable d'un crime passionnel qui tente vainement de plaider sa cause auprès du Sénat. Il se voit bannir de la cité et jure de se venger, avec l'appui de ses troupes.

Timon décide d'organiser une réception à l'intention de ses « amis » dont il se sent trahi. Il leur sert des plats constitués de roche et d'eau tiède qu'il finit par leur jeter à la figure avant de s'enfuir de chez lui. Inquiet, Flavius fait le vœu de le retrouver.

Maudissant les murs de la ville, Timon va dans le désert et s'aménage un habitat dans une grotte. Il y découvre un trésor enfoui. Alcibiade, Apemantus et trois bandits parviennent à le retrouver avant Flavius. Ils sont accompagnés de deux prostituées, Phrynia et Timandra. Timon offre la plus grande part de son trésor à Alcibiade si celui-ci accepte de mener un assaut sur la ville que Timon veut désormais voir détruite. Il donne le reste aux prostituées afin qu'elles propagent des maladies vénériennes. Apemantus reproche à Timon de copier son

misanthropisme ce qui donne l'occasion d'un dialogue cocasse dans lequel les deux hommes rivalisent de misanthropie.

Flavius arrive. Il invite Timon à revenir dans la société. Timon reconnaît qu'il a eu un véritable ami en Flavius et déplore qu'il ne soit qu'un simple serviteur. Alors que des envoyés d'Athènes lui rendent visite, espérant faire avorter l'attaque qu'Alcibiade s'apprête à lancer contre la ville, Timon les invite à aller se pendre, puis meurt dans le désert.

Alcibiade et ses troupes finissent par prendre Athènes sans le moindre combat et sans avoir besoin de la détruire. La pièce se finit par la lecture de l'épithaphe de Timon et par les commentaires qu'elle inspire à Alcibiade.

ANALYSE



Illustration de Salvador Dalí, 1970
Timon d'Athènes, la corne d'abondance.

La Vie de Timon d'Athènes (*Timon of Athens* en anglais) est une pièce de théâtre écrite par William Shakespeare vers 1607 ou 1608.

La pièce possède une construction particulière avec plusieurs ellipses. Pour cette raison, elle est souvent considérée comme inachevée ou rédigée par plusieurs auteurs, voire comme une pièce expérimentale. Elle est habituellement classée dans les tragédies, bien que certains spécialistes la classent dans les « pièces à problème » car elle présente un aspect satirique et propose des passages comiques qui relèvent de la comédie malgré la mort tragique du personnage principal.

Les sources d'inspiration de Shakespeare sont la *Vie de Marc Antoine* de Plutarque et, sans doute, un dialogue de Lucien, *Timon, le misanthrope*. Il n'existe aucun document qui prouve que la pièce ait été jouée du vivant de Shakespeare. On cite également comme source possible, le vingt-huitième roman de William Painter *Palace of Pleasure* (son trente-huitième roman étant la source principale de « Tout est bien qui finit bien ».)

Un pièce écrite à quatre mains ?

On suppose depuis le XIXe siècle que *Timon* est l'œuvre de deux écrivains, et que certaines caractéristiques inhabituelles chez Shakespeare, sont le résultat d'une co-écriture avec un autre dramaturge. Le candidat le plus fréquemment évoqué, Thomas Middleton, a d'abord été proposé en 1920. Une étude de 1917, signée par John Mackinnon Robertson suggère par ailleurs que George Chapman, auteur de : « La complainte d'un amoureux » est à l'origine de *Timon d'Athènes*. Ces suppositions ont été rejetées par d'autres commentateurs (tels que Bertolt Brecht, Frank Harris et Rolf Soellner) qui affirment que la pièce était une expérimentation théâtrale. Ils font valoir que si Shakespeare avait réellement envisagé de la jouer, il aurait d'avantage respecté les contraintes et les normes du théâtre Jacobain, ce qui n'est manifestement pas le cas. Soellner pense que l'aspect inhabituel de cette pièce provient

du fait qu'elle ait été conçue pour être jouée à l'« Inns of Court », devant son public très particulier constitué de jeunes avocats.

Au cours des trois dernières décennies, plusieurs analyses linguistiques du texte semblent confirmer que Middleton a écrit une grande partie de la pièce. Elle contient de nombreux mots, des phrases et des choix de ponctuation qui sont habituels dans le travail de Middleton et plus rares chez Shakespeare. Ces marqueurs linguistiques sont plus fréquents dans certaines scènes, ce qui semblerait établir que la pièce est une collaboration entre Middleton et Shakespeare, et non pas une révision du travail de l'un par l'autre. Cette démonstration suggère que Middleton a écrit environ un tiers de la pièce, comprenant la plupart des scènes centrales. Le rédacteur en chef de l'édition d'Oxford, John Jowett, présume que Middleton, a écrit la scène du banquet (Sc. 2), les scènes centrales avec les créanciers de Timon et celle de la confrontation d'Alcibiade avec le sénat, ainsi que la plupart des épisodes faisant figurer Flavius. L'humour acide de la pièce et sa représentation des relations sociales impliquant un déni des sentiments sont des traits propres à Middleton.

Jowett souligne que la participation de Middleton n'atténue en rien la valeur de cette pièce qui représente un exemple particulièrement intéressant de coopération entre deux dramaturges de tempéraments très différents.

Banquets et ripaille

Les festins et les banquets sont toujours importants dans l'œuvre de Shakespeare. Hormis leur rôle structurel, ils constituent souvent des spectacles dramatiques en eux-mêmes. Le premier banquet de Timon d'Athènes reflète la façon dont les contemporains de Shakespeare concevaient les divertissements athéniens : tapageurs et somptueux. Timon y célèbre l'amitié et la société. Tous les citoyens sont les bienvenus au banquet, suivant en cela les principes démocratiques d'Athènes. Le deuxième banquet, que Timon utilise pour se venger de ses faux amis, apparaît alors comme une parodie du premier. Timon se moque de l'appétit insatiable de ses invités et les trompe comme ils l'ont trompé, en leur faisant subir la désillusion des sens et du goût.

Les festins ont eu une importance politique à la fois dans la Grèce antique et au début de l'Angleterre moderne. L'accession au trône de James 1er, leur apportent cependant un degré supplémentaire d'hédonisme. L'apparat excessif et tumultueux des fêtes organisées sous son règne, révèle l'inquiétude qui convient d'avoir concernant l'appétit effréné de l'homme et sa difficulté à contenir ses désirs. Il est probable que l'auditoire de Shakespeare a été influencé dans sa perception des fêtes par le précepte religieux de la pénitence, le jeûne étant une caractéristique clé du comportement pénitent.

Deux banquets bibliques trouvent un écho particulier dans *Timon d'Athènes*. L'histoire de la dernière Cène représente un modèle pour le festin social qui unit et pourtant anticipe la trahison. L'histoire du fils prodigue, d'autre part, permet d'éclairer les ambiguïtés morales de la gourmandise et des fêtes au caractère excessif.

Shakespeare présente d'Alcibiade comme le rédempteur final de la ville dévoyée d'Athènes. Ce personnage figure déjà dans le *Banquet de Platon* au cours duquel il obtient le dernier mot sur la nature de l'amour, en démontrant qu'il ne saurait être trouvé dans l'apparence superficielle.

Robert Weimann note la façon dont les didascalies de la pièce nous informent que les hommes de statut élevé s'assoient autour de la table principale située au milieu de la scène, tandis que Timon ordonne à Apemantus de s'asseoir à une table séparée et située en avant-scène. Ce positionnement crée un contraste entre Timon et ses invités. Ces derniers donnent des discours éloquentes autour de la table centrale alors qu'Apemantus est situé de sorte que le public peut l'entendre, mais que les autres personnages derrière lui ne le peuvent pas. Il nous invite ainsi à constater ce que ce festin signifie vraiment. Ses remarques constituent des

commentaires critiques sur la pompe et le cérémonial sans détruire l'effet théâtral du banquet lui-même. Cette double perspective nous offre une démonstration théâtrale éblouissante qui nous permet de profiter de l'attraction sensuelle du festin tout en nous permettant de voir à travers son éclat et ses hypocrisies, les hontes et le jeu de dupe qu'il implique.

Les fêtes représentées dans Timon d'Athènes illustrent une tension entre le désir individuel et les règles sociales. La partage de la bonne chaire et des réjouissances peut permettre un renforcement des lien sociaux mais il représente aussi une occasion d'exacerber les appétits individuels et égoïstes, nuisibles aux relations humaines.



Gravure de 1890 représentant Timon et les prostituées.

PERSONNAGES

TIMON, noble Athénien.

LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS seigneurs ; flatteurs de Timon.

VENTIDIUS, un des faux amis de Timon

APÉMANTUS, philosophe grossier.

ALCIBIADE, général athénien.

FLAVIUS, intendant de Timon.

FLAMINIUS, LUCILIUS, SERVILIUS, serviteurs de Timon

CAPHIS, PHILOTUS, TITUS, LUCIUS, HORTENSIUS, serviteurs des créanciers de Timon.

DEUX SERVITEURS DE VARRON, ET LE SERVITEUR D'ISIDORE, CRÉANCIERS DE
TIMON.

CUPIDON ET MASQUES.

TROIS ÉTRANGERS.

UN POÈTE, UN PEINTRE, UN JOAILLIER, UN MARCHAND, UN VIEILLARD
ATHÉNIEN, UN PAGE, UN FOU.

PHRYNIA ¹, TIMANDRA, maîtresses d'Alcibiade

AUTRES SEIGNEURS, SÉNATEURS, OFFICIERS, SOLDATS, VOLEURS ET
SERVITEURS.

¹ Phrynia. Peut-être Shakespeare a-t-il voulu mettre en scène la fameuse Phryné, qui était si belle que, sur le point de se voir condamnée par ses juges, elle leur découvrit son sein, et fut renvoyée acquittée



M. KEMBLE in TIMON.

London Printed for J. Bell British Library Strand Sent. 21st 1785.

John P. Kemble dans le rôle de Timon.

Illustration extraite d'une édition de 1770 (Bell)

La scène est à Athènes et dans les bois voisins.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Athènes. Salle dans la maison de Timon.

*Entrent par différentes portes UN POÈTE, UN PEINTRE,
puis UN JOAILLIER, UN MARCHAND et autres.*

LE POÈTE – Bonjour, monsieur.

LE PEINTRE – Je suis bien aise de vous voir en bonne santé.

LE POÈTE – Je ne vous ai pas vu depuis longtemps : comment va le monde ?

LE PEINTRE – Il s'use, monsieur, en vieillissant.

LE POÈTE – Oui, on sait cela : mais y a-t-il quelque rareté particulière ? qu'y a-t-il d'étrange et dont l'histoire ne donne d'exemple ? – Vois, ô magie de la générosité ! c'est ton charme puissant qui évoque ici tous ces esprits ! – Je connais ce marchand.

LE PEINTRE – Et moi, je les connais tous deux : l'autre est un joaillier.

LE MARCHAND – Oh ! c'est un digne seigneur.

LE JOAILLIER – Oui, cela est incontestable.

LE MARCHAND – Un homme incomparable, animé, à ce qu'il semble, d'une bonté infatigable et soutenue. Il va au delà des bornes.

LE JOAILLIER – J'ai ici un joyau.

LE MARCHAND – Oh ! je vous prie, voyons-le : pour le seigneur Timon, monsieur ?

LE JOAILLIER – S'il veut en donner le prix : mais, quant à cela...

LE POÈTE, *occupé à lire ses ouvrages* – « Quand l'appât d'un salaire nous a fait louer l'homme vil, c'est une tache qui flétrit la gloire des beaux vers consacrés avec justice à l'homme de bien. »

LE MARCHAND, *considérant le diamant* – La forme est belle.

LE JOAILLIER – Est-ce un riche bijou ? voyez-vous la belle eau ?

LE PEINTRE, *au poète* – Vous êtes plongé, monsieur, dans la composition de quelque ouvrage ? Quelque dédicace au grand Timon ?

LE POÈTE – C'est une chose qui m'est échappée sans y penser : notre poésie est comme une gomme qui coule de l'arbre qui la nourrit. Le feu caché dans le caillou ne se montre que lorsqu'il est frappé ; mais notre noble flamme s'allume elle-même, et, comme le torrent, franchit chaque digue dont la résistance l'irrite. Qu'avez-vous là ?

LE PEINTRE – Un tableau, monsieur – Et quand votre livre paraît-il ?

LE POÈTE – Il suivra de près ma présentation – Voyons votre tableau.

LE PEINTRE – C'est un bel ouvrage !

LE POÈTE, *considérant le tableau* – En effet, c'est bien, c'est parfait.

LE PEINTRE – Passable.

LE POÈTE – Admirable ! Que de grâce dans l'attitude de cette figure ! Quelle intelligence étincelle dans ces yeux ! Quelle vive imagination anime ces lèvres ! On pourrait interpréter ce geste muet.

LE PEINTRE – C'est une imitation assez heureuse de la vie. Voyez ce trait ; vous semble-t-il bien ?

LE POÈTE – Je dis que c'est une leçon pour la nature ; la vie qui respire dans cette lutte de l'art est plus vivante que la nature.

(Entrent quelques sénateurs qui ne font que passer.)

LE PEINTRE – Comme le seigneur Timon est recherché !

LE POÈTE – Les sénateurs d'Athènes ! L'heureux mortel !

LE PEINTRE – Regardez, en voilà d'autres !

LE POÈTE – Vous voyez ce concours, ces flots de visiteurs. Moi, j'ai, dans cette ébauche, esquissé un homme à qui ce monde d'ici-bas prodigue ses embrassements et ses caresses. Mon libre génie ne s'arrête pas à un caractère particulier, mais il se meut au large dans une mer de cire². Aucune malice personnelle n'empoisonne une seule virgule de mes vers ; je vole comme l'aigle ; hardi dans mon essor, ne laissant point de trace derrière moi.

LE PEINTRE – Comment pourrai-je vous comprendre ?

LE POÈTE – Je vais m'expliquer – Vous voyez comme tous les états, tous les esprits (autant ceux qui sont liants et volages, que les gens graves et austères), viennent tous offrir leurs services au seigneur Timon. Son immense fortune, jointe à son caractère gracieux et bienfaisant, subjugue et conquiert toute sorte de cœurs pour l'aimer et le servir, depuis le souple flatteur, dont le visage est un miroir, jusqu'à cet Apémantus qui n'aime rien autant que se haïr lui-même ; il plie aussi le genou devant lui, et retourne content et riche d'un coup d'œil de Timon.

LE PEINTRE – Je les ai vus causer ensemble.

LE POÈTE – Monsieur, j'ai feint que la Fortune était assise sur son trône, au sommet d'une haute et riante colline. La base du mont est couverte par étages de talents de tout genre, d'hommes de toute espèce, qui travaillent sur la surface de ce globe, pour améliorer leur condition. Au milieu de cette foule dont les yeux sont attachés sur la souveraine, je représente un personnage sous les traits de Timon, à qui la déesse, de sa main d'ivoire, fait signe d'avancer, et par sa faveur actuelle change actuellement tous ses rivaux en serviteurs et en esclaves.

LE PEINTRE – C'est bien imaginé, ce trône, cette Fortune et cette colline, et au bas un homme appelé au milieu de la foule, et qui, la tête courbée en avant, sur le penchant du mont, gravit vers son bonheur ; voilà, ce me semble, une scène que rendrait bien notre art.

LE POÈTE – Soit, monsieur ; mais laissez-moi poursuivre. Ces hommes, naguère encore ses égaux (et quelques-uns valaient mieux que lui), suivent tous maintenant ses pas, remplissent ses portiques d'une cour nombreuse, versent dans son oreille leurs murmures flatteurs, comme la prière d'un sacrifice, révèrent jusqu'à son étrier, et ne respirent que par lui l'air libre des cieux.

LE PEINTRE – Oui, sans doute : et que deviennent-ils ?

LE POÈTE – Lorsque soudain la Fortune, dans un caprice et un changement d'humeur, précipite ce favori naguère si chéri d'elle, tous ses serviteurs qui, rampant sur les genoux et sur leurs mains, s'efforçaient après lui de gravir vers la cime du mont, le laissent glisser en bas ; pas un ne l'accompagne dans sa chute.

LE PEINTRE – C'est l'ordinaire ; je puis vous montrer mille tableaux moraux qui peindraient ces coups soudains de la fortune, d'une manière plus frappante que les paroles. Cependant vous avez raison de faire sentir au seigneur Timon que les yeux des pauvres ont vu le puissant pieds en haut, tête en bas.

² On sait que les anciens écrivaient sur des tablettes de cire avec un stylet de fer.

(Fanfares. Entre Timon avec sa suite : le serviteur de Ventidius cause avec Timon.)

TIMON – Il est emprisonné, dites-vous ?

LE SERVITEUR DE VENTIDIUS – Oui, mon bon seigneur. Cinq talents sont toute sa dette. Ses moyens sont restreints, ses créanciers inflexibles. Il implore une lettre de votre Grandeur à ceux qui l'ont fait enfermer ; si elle lui est refusée il n'a plus d'espoir.

TIMON – Noble Ventidius ! Allons – Il n'est pas dans mon caractère de me débarrasser d'un ami quand il a besoin de moi. Je le connais pour un homme d'honneur qui mérite qu'on lui donne du secours : il l'aura ; je veux payer sa dette et lui rendre la liberté.

LE SERVITEUR DE VENTIDIUS – Votre Seigneurie se l'attache pour jamais.

TIMON – Saluez-le de ma part : je vais lui envoyer sa rançon ; et lorsqu'il sera libre, dites-lui de me venir voir. Ce n'est pas assez de relever le faible, il faut le soutenir encore après. Adieu !

LE SERVITEUR DE VENTIDIUS – Je souhaite toute prospérité à votre Honneur.

(Il sort.)

(Entre un vieillard athénien.)

LE VIEILLARD – Seigneur Timon, daignez m'entendre.

TIMON – Parlez, bon père.

LE VIEILLARD – Vous avez un serviteur nommé Lucilius ?

TIMON – Il est vrai ; qu'avez-vous à dire de lui ?

LE VIEILLARD – Noble Timon, faites-le venir devant vous.

TIMON – Est-il ici ou non ? Lucilius !

(Entre Lucilius.)

LUCILIUS – Me voici, seigneur, à vos ordres.

LE VIEILLARD – Cet homme, seigneur Timon, votre créature, hante de nuit ma maison. Je suis un homme qui, depuis ma jeunesse, me suis adonné au négoce ; et mon état mérite, un plus riche héritier qu'un homme qui découpe à table.

TIMON – Eh bien ! qu'y a-t-il de plus ?

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>